



Olha Balachova, historienne de l'art ukrainien et curatrice du fonds d'urgence pour l'aide aux artistes ukrainiens, à Kiev, le 21 novembre.



Tous les tableaux ont été peints depuis le début de la guerre, témoins de la violence qui déchire le pays.



Olha Balachova et Anna-Maria Kucherenko, également historienne de l'art ukrainien, contemplant «À propos de la mer d'Azov», de Karina Synytsia.

L'art ukrainien veut faire table rase de l'héritage russe

● L'agression de la Russie a fait entrer la scène artistique ukrainienne en ébullition. Dans les galeries de Kiev, la rupture avec le grand voisin est consommée.

TEXTES ET PHOTOS: THÉOPHILE SIMON, ENVOYÉ SPÉCIAL EN UKRAÏNE
theophile.simon@lematindimanche.ch

Telle une bougie perçant la nuit noire, les fenêtres de la galerie d'art The Naked Room jettent des flaves de lumière chaude sur la pénombre glacée de la rue Reitarska, à Kiev. Bombardée à intervalles réguliers, la capitale ukrainienne ressemble ce soir-là à une ville fantôme. À l'intérieur de la petite galerie, une série de tableaux aux formes hétéroclites ornent les murs de béton brut. Malgré le chatoiement des couleurs et l'atmosphère branchée du lieu, les œuvres présentées figurent de terribles scènes de violence. Sur l'une, intitulée «Boucha», une grappe de silhouettes noires se détache au fond d'un océan de flammes jaunâtres. Sur une autre, empruntant aux mêmes tons, une salve de roquettes se fracasse sur les immeubles de Marioupol. Un peu plus loin, une femme marche avec nostalgie sur l'immensité de la mer d'Azov, désormais tout entière contrôlée par la Russie. Posées sur une étagère de bois parmi tant d'autres toiles du même genre, enfin, de subtiles estampes dépeignent une série de paysages du Donbass défigurés par la guerre.

Frénésie de création

«Ces tableaux ont tous été peints depuis le début de l'invasion russe. La guerre a provoqué une incroyable frénésie de création dans le milieu artistique ukrainien», explique Olha Balachova, l'élégante curatrice de la galerie, tout en manipulant une série de portraits de soldats aux accents surréalistes. «Avec d'autres personnalités du monde de la culture, nous avons créé un fonds d'urgence pour soutenir cette effervescence en achetant un maximum d'œuvres d'artistes ukrainiens. Nous en

avons déjà acquis plus de 60, et continuerons jusqu'à la victoire finale.»

À son côté, Anna-Maria Kucherenko, historienne de l'art d'à peine 21 ans, désigne une longue bande de dentelle blanche. Au lieu des traditionnelles broderies florales, une douzaine d'hélicoptères de combat du Kremlin macule le tissu. «Ce qui est symbolisé, c'est l'immixtion de la guerre dans la vie des gens, souvent brisée en mille morceaux. Mais aussi que la peur de l'ennemi peut être apprivoisée. C'est l'une de mes œuvres préférées, murmure la jeune femme. Les artistes ont un privilège, celui de pouvoir transmettre les émotions que les autres ne savent exprimer. En temps de guerre, cela permet de donner un sens au cataclysme qui s'abat sur le pays. C'est pourquoi il faut les aider.»

«Trahison» de l'avant-garde russe

À droite de l'entrée, une artiste a suspendu plusieurs dizaines de fragments d'obus russes derrière une vitre fendue et maculée de peinture rouge. Le message à l'égard du grand voisin slave est on ne peut plus clair. «Les milieux artistiques russe et ukrainien sont historiquement très liés. Mais depuis l'annexion de la Crimée cette relation s'est progressivement distendue.

«Cette guerre conduit les artistes ukrainiens à s'émanciper encore un peu plus du récit d'homogénéité culturelle entre la Russie et l'Ukraine.»

Marc Wilkins, Suisse installé en Ukraine et fondateur de la galerie The Naked Room

Aujourd'hui, nous avons atteint un point de non-retour, reprend Olha Balachova, tremblante de colère. Nos anciens amis de Moscou, des artistes soi-disant d'avant-garde, n'ont rien fait pour arrêter cette guerre. Tout ce qu'ils ont su faire, c'est fuir à l'étranger et se poser en victimes de Pou-



«La guerre a provoqué une incroyable frénésie de création dans le milieu artistique ukrainien.»

Olha Balachova, historienne de l'art ukrainien

tine depuis le confort de leur exil. On se sent trahis, et le mot est faible.»

Marc Wilkins, Suisse installé en Ukraine depuis 2016 et fondateur de The Naked Room, abonde depuis Zurich, où il est revenu passer quelques semaines pour raisons familiales. «Durant la révolution de Maïdan, en 2013, la propagande russe a atteint son paroxysme en niant l'existence d'une culture ukrainienne. J'ai vu mes amis russes, pourtant de jeunes esprits créatifs et ouverts, adopter une attitude condescendante à l'égard de l'Ukraine. La plupart de ces amitiés n'ont pas survécu», raconte-t-il.

Reconnaissance européenne

Les œuvres sanguinolentes accrochées en plein cœur de Kiev ont ému: la fièvre créatrice ukrainienne est, au

moins en partie, animée par la haine de l'occupant. De Kharkiv à Odessa, une frange de la population russophone abandonne sa langue natale, se détourne de l'héritage culturel russe.

Mercredi 7 décembre, le ministre de la Culture ukrainien a appelé le monde à boycotter la culture russe jusqu'à ce que Moscou retire ses troupes. «Cette guerre conduit les artistes ukrainiens à s'émanciper encore un peu plus du récit d'homogénéité culturelle entre la Russie et l'Ukraine. Ils se réinventent, et c'est un tournant dans l'histoire de l'art du pays», confirme Marc Wilkins.

Un nouveau chapitre qui s'annonce résolument tourné vers l'ouest. «On sent un fort soutien de l'Europe, mais le continent ne connaît encore rien à l'art ukrainien», estime Olha Balachova, qui travaille à la création du premier musée d'art contemporain ukrainien, après la guerre. «Beaucoup d'étrangers associent encore l'art ukrainien à de l'art russe», confirme Cornélia Marang-Schmidmayr, galeriste franco-allemande très impliquée dans l'aide aux artistes ukrainiens. Elle en est convaincue, «il est désormais temps de faire exister l'Ukraine sur la carte culturelle européenne».

À Kherson, une artiste peint l'occupation russe

Yulia Danilevskaya, artiste peintre de 36 ans installée à Kherson, a peint l'occupation de sa ville avant que l'armée du Kremlin ne batte en retraite, il y a quelques semaines à peine. Son art, qu'elle couche sur des carreaux de faïence, revêt une profonde dimension politique. «Lorsque les Russes sont entrés dans Kherson, j'ai participé aux manifestations contre leur présence. Mais les soldats ont fini par tirer en l'air, alors nous ne sommes plus revenus», raconte cette mère d'un adolescent de 12 ans.

Très vite, elle décide de résister par la peinture, en diffusant ses œuvres sur les réseaux sociaux. Dès le mois d'avril, elle publie une série de tableaux figurant des soldats morts, des habitants calfeutrés chez eux et faisant fondre de la neige pour boire. En mai vient une scène représentant des couples dansant sur des squelettes, symbole de «l'insouciance, à Moscou comme à Kiev, de ceux qui ne veulent pas voir la guerre», explique-t-elle.

L'été passe dans un calme relatif, mais l'occupant se fait chaque jour plus suspicieux. «Ils vérifiaient constamment nos téléphones. Un ami a fini en prison, où il s'est fait torturer», souffle-t-elle depuis son petit appartement toujours privé d'eau et d'électricité. Elle s'en prend alors à celles et ceux qui collaborent avec l'agresseur, peignant de

plantureuses jeunes femmes attablées en terrasse avec des soldats russes.

Puis, à l'approche de la libération, mi-novembre, une grenade entourée de feuilles de vigne. «Je rêvais que les armes puissent pousser dans les arbres. Nous avons besoin d'armes pour en finir avec cette guerre le plus vite possible», conclut Yulia.

Yulia Danilevskaya, artiste peintre de 36 ans installée à Kherson.
Sadak Souici